



FERDJIOUA & ZOUAR'A

# NOTES HISTORIQUES

SUR

LA PROVINCE DE CONSTANTINE

(Suite. — Voir les nos 127, 128 et 129)

II.

## Oulad Azeddin (1).

Les colons européens qui peuplent aujourd'hui les villages de Sidi Merouan, Zeraïa, Redjas et autres, créés par nous, depuis quelques années, à proximité de la route qui doit relier Constantine à Gigelli, ont dû entendre souvent les Kabyles, leurs voisins, parler de cette famille des Ben Azeddin, qui faisait naguère trembler toute la contrée. Il y a donc une certaine opportunité à leur dire exactement ce qu'étaient ces gens-là et à leur expliquer les causes de leur chute, avant que les récits populaires n'en fassent des héros légendaires.

Dès qu'un Kabyle parvient à occuper une position honorifique, il renie son origine indigène pour se rattacher par un lien quel-

---

(1) Pour bien fixer la prononciation de ce nom, nous ferions bien d'écrire *Azeddine*, mais on a pris l'habitude de l'orthographier officiellement comme ci-dessus.

conque à la race arabe. Il revêt ce titre comme on l'a revêtu du burnous de commandement, et il s'attribue aussitôt des ancêtres illustres venus de l'Orient, lors des invasions musulmanes, ou bien du Maroc, au moment du reflux des armées conquérantes. A ses yeux, c'est une manière infailible de s'annoblir et de jouir d'une certaine considération. C'est ainsi que nous avons vu des généalogistes complaisants faire venir du Sahara les Oulad Achour, cheïkhs du Ferdjioua. Il en est de même pour les Oulad Azeddin, des Zouar'a, que l'on a prétendu aussi être issus de race arabe. Mais l'élévation de ceux-ci ne remonte guère au-delà du commencement du siècle, et on sait fort bien, dans toutes les bourgades de la vallée du Roumel, qui ils sont et d'où ils sortent.

Il est possible que par suite de croisements successifs, quelque peu de sang arabe coule dans leurs veines. Mais dans le pays ils passent pour n'être autres que kabyles. Le nom même des Oulad Azeddin qu'ils portent pompeusement et qui sonne bien à l'oreille, n'est pas celui de leur ancêtre qui inaugura la fortune de la famille, mais de l'un de ses descendants, presque contemporain, mis par les événements un peu plus en relief que les autres (1).

Chez cette population grossière, à demi sauvage, les hommes les plus honorables étaient des coupeurs de routes, des voleurs de bestiaux émérites. Sûrs de l'impunité lorsqu'ils avaient réussi à emmener leurs prises dans leurs villages au milieu des bois et des montagnes, ceux qui par la force des bras en imposaient aux autres, faisaient aussi payer aux étrangers des droits pour le transport des denrées ou de l'huile allant de Kabylie au marché de Constantine.

Nacer, l'ancêtre avoué si bien connu des Oulad Azeddin, n'était autre qu'un de ces audacieux chefs de bande, inspirant la terreur à ses voisins et dans toute la vallée, depuis Mila jusqu'à l'oued Smendou. Il vivait vers l'an 1800, — on voit que c'est d'hier, et j'ai connu à Constantine, il y a une vingtaine d'années,

---

(1) On sait que l'expression *oulad* enfants, qui précède le nom de famille, est en usage chez les Arabes, surtout les nomades. Les Kabyles arabisés se servent du mot *ben* ou *beni*. Les Azeddins ne sont pas connus autrement par leurs congénères que par le nom de Beni Azeddin.

bien de vieux cavaliers de l'ancien makhezen, qui m'ont raconté leurs tribulations lorsqu'ils recevaient l'ordre de se mettre aux trousses de ce bandit après qu'il avait commis quelque nouveau méfait.

Nacer habitait dans des gourbis en chanvre sur les pentes abruptes et boisées qui bordent la rive gauche de l'oued Endja. Il suffit de jeter les yeux sur la carte pour reconnaître immédiatement toute l'importance de cette position, sur le versant sud du Zouar'a, situé à 12 lieues environ de Constantine. Elle est bordée par l'Oued Endja qui lui forme un rempart naturel et dont le confluent avec l'oued Roumel, qui donne naissance à l'oued el Kebir, a lieu à son extrémité orientale. L'oued Endja est une rivière profonde dans une grande partie de son cours. Ses bords sont généralement très-escarpés et garnis de rochers à pic ; sur un espace de près de cinq lieues de l'est à l'ouest, on ne trouve que quatre gués, dont deux étroits, assez profonds et praticables seulement pendant la saison d'été. Il résulte de cette situation que l'ennemi établi sur le versant sud du Zouar'a est maître des gués de l'Oued Endja qu'il peut traverser quand il le veut et dont il peut empêcher le passage avec la plus grande facilité. En communication par le versant nord avec les tribus kabyles des environs de Gigelli et par les gués de l'oued Endja avec celles de l'ouest connues par leur esprit belliqueux, il peut à volonté couper les communications avec Philippeville par l'est et y commettre des brigandages, ou venir insulter jusque sous les murs de Mila les tribus amies, bien certain de trouver un refuge assuré dans le Zouar'a.

Or Nacer, le maître de ce pays, avait pour compagnons de ses exploits quinze cavaliers seulement, gens de sac et de corde comme lui, à l'aide desquels il mettait à contribution aussi bien le cultivateur de la vallée que le Kabyle, son voisin, descendant des montagnes pour travailler ou se livrer à quelque petite industrie chez les citadins. C'est dans les ravins de l'oued Koton qu'il s'embarquait pour détrousser les voyageurs allant de Constantine à Mila.

Les Turcs étaient impuissants contre ces perturbateurs insaisissables qui à la moindre alerte disparaissaient dans des re-

traites impénétrables pour reparaitre bientôt en plaine à l'improviste. Aussi, pour empêcher ces actes de banditisme qui compromettaient la sécurité publique, usaient-ils d'un moyen infailible : celui de reconnaître et d'investir en qualité de chef du pays l'homme qui en était la terreur et leur causait le plus de tracas, afin de se l'attacher. Le chef de bande, mis hors la loi la veille, devenait de cette manière fonctionnaire gouvernemental le lendemain. Il est vrai que celui-ci, sentant par quels moyens il avait conquis sa dignité, restait sur ses gardes, ne mettait jamais les pieds dans une ville ou dans un camp turc, de crainte d'être arrêté et occis; et c'était un de ses officiers qui allait recevoir pour lui le burnous d'investiture. Par habitude de méfiance, Ben Akkaz et Azeddin n'ont pas agi autrement avec nous au lendemain de la prise de Constantine.

Telle est l'origine de l'élévation de Nacer le Zouari, qui serait resté, comme tant d'autres probablement, un brigand obscur de l'époque, sans cette combinaison politique à la turque. Nacer, devenu cheïkh officiel du Zouar'a, releva directement du kaïd turc résidant à Mila. La petite ville de Mila, bâtie sur les ruines de l'antique Milève romaine, était occupée par une dizaine de janissaires détachés de la garnison de Constantine. C'était le seul poste avancé que les Turcs eussent établi pour surveiller la Kabylie orientale dans laquelle ils n'auraient osé aller s'implanter. Mila, à cause de sa douce température et de la végétation luxuriante qui l'entoure, était aussi comme un lieu de repos où les vieux janissaires se retiraient de préférence. Ils étaient là *tahal-el-harich*, c'est-à-dire *sous la treille*, selon l'expression consacrée, analogue à notre *retraite* ou à nos *invalides*. Ils se mariaient avec des femmes du pays, ce qui explique le croisement du sang turc et du sang indigène, qui abonde dans cette localité. La pipe ou la tasse de café à la main, les anciens janissaires terminaient en effet paisiblement leur vie sous les bosquets. Ayant renoncé entièrement au métier des armes, ces invalides avaient besoin de calme, et c'est sans doute pour les en faire jouir amplement que les Turcs traitèrent avec Nacer qui devenait ainsi leur protecteur, en même temps qu'il garantissait la sécurité des environs.

En 1804, une épouvantable insurrection éclatait dans tout le massif montagneux compris depuis le Zouar'a jusqu'à Collo et Gigelli. Je ne répéterai pas ici ce que j'ai déjà exposé ailleurs sur cette révolte qui faillit être funeste à la domination turque (1). Les Kabyles du Zouar'a, comme tous leurs congénères, durent figurer dans le mouvement et prendre part avec les autres, sans doute, au siège de Constantine. Le chérif marocain Ben el Harache, qui marchait à leur tête, ne voulait rien moins que renverser l'autorité du bey et du pacha.

Osman, bey de Constantine, battit d'abord les rebelles sur la route de Mila dans cette plaine, sur les bords du Roumel, entre Salah bey et notre village d'Aïn-Kerma, puis il les poursuivit au cœur de leur pays jusqu'aux Beni Aïdoun, pour étouffer la révolte dans son berceau. Mais là, accablé par le nombre au milieu d'une gorge très-difficile, il périt lui-même ainsi que la majeure partie de son armée.

Nous ignorons si, en cette circonstance, Nacer subit l'entraînement général, ou bien si, imitant les Oulad Achour et autres grands feudataires, il prêta un concours dévoué à l'infortuné bey Osman. Zebouchi, le marabout fanatique et mécontent qui, après le chérif, fut le principal instrument de cette révolte, avait sa zaouïa à Redjas, c'est-à-dire à deux pas de la résidence du cheïkh Nacer. Quand, traqué pour ses menées et ses discours incendiaires, ce marabout se vit obligé de prendre la fuite, c'est dans la montagne des Arrès, qui domine le Zouar'a, qu'il se réfugia. Les descendants de Nacer affirment que leur ancêtre resta fidèle au milieu du détraquement général, puisqu'il conserva son titre de cheïkh; croyons-les sur parole; cela n'a du reste aucune importance pour nous.

Nacer laissa quatre fils : Mohammed, — Guidoum, — Ferhat, — et Hamza.

Mohammed, l'aîné des quatre, succéda à son père dans le commandement du Zouar'a qui comprenait alors trois autres tribus : les Mouïa, les Beni Azoun et les Arrès. Mais les Turcs s'étaient trop bien trouvés de leur système de division parmi leurs feuda-

---

(1) Voir mon Histoire de Gigelli.

taires pour ne pas l'introduire également ici. Aussitôt après la mort de Mohammed, le droit de succession fut rompu ; et afin de créer des antagonismes dans le sein de la famille, on mit en présence Azeddin, fils du cheïkh Mohammed, représentant de la branche aînée, d'une part, et de l'autre, son cousin Lakheder, fils de Hamza, le quatrième fils de Nacer.

Chacun d'eux reçut le burnous d'investiture pour une moitié de l'ancien commandement. Dès lors, les partisans de l'un et de l'autre cheïkh se prononcèrent, ce qui donna naissance aux deux *sofs* ou ligues connus depuis sous les noms de sof des Ben Azeddin et sof des Ben Hamza. Pour augmenter encore l'esprit de parti, il fallait que la haine réciproque s'en mêlât. On fit comprendre adroitement aux Ben Hamza qu'ils seraient les maîtres sans partage, s'ils se débarrassaient du cheïkh Azeddin; et en effet celui-ci, convoqué à un règlement d'affaires, s'y rendait avec une faible escorte et tombait lui et les siens sous les coups d'une troupe embusquée au col de Fedj Agdal.

Après ce meurtre qui naturellement rendait les deux partis irréconciliables, les Turcs, au lieu de laisser Lakheder comme chef unique, ainsi qu'ils le lui avaient promis, élevaient Saád Saoud à la place de son père Azeddin. Pendant de longues années, ce fut une série de razzias, de surprises et de meurtres entre les deux cheïkhs. Les janissaires vétérans de Mila continuaient dans cet intervalle à vivre en paix, assistant comme d'une loge aux luttes auxquelles leurs voisins les Kabyles se livraient en face dans la montagne, luttes qu'ils avaient le soin d'entretenir sans cesse en fournissant des munitions de guerre tantôt aux uns, tantôt aux autres. Saád Saoud finit par être tué dans une de ces rencontres. Son fils Azeddin lui succéda.

A cette époque, le bey Ibrahim gouvernait la province de Constantine; c'était en 1819. Son khalifa était El Hadj Ahmed qui, devenu bey lui-même plus tard, devait, en 1837, céder la place aux Français enlevant sa capitale d'assaut. Le khalifa El Hadj Ahmed, à la veille d'être arrêté par son chef à cause de sa conduite licencieuse et de ses nombreux abus de pouvoir, jugea prudent de s'enfuir, et c'est auprès d'Azeddin qu'il trouva un premier refuge. Le cheïkh kabyle fut pour lui plein d'égards et

l'escorta jusque chez son parent Bou Rennan ben Derradji, alors cheïkh du Ferdjioua (1), qui de son côté lui fournit les moyens de s'en aller à Alger. Le pacha avait beaucoup d'estime pour le fugitif à cause de la bravoure qu'il avait déployée en maintes expéditions ; mais pour lui faire expier ses fautes il l'exila à Bli-da, où il aurait mené une existence des plus modestes sans les secours que lui adressait son parent Bou Rennan. Azeddin lui aussi contribua à ce bien-être par de fréquents envois d'argent et de provisions ; et de là un lien d'amitié que n'oublia point le futur bey.

En effet, lorsqu'en 1826 El Hadj Ahmed arriva au pouvoir, il donna les commandements à toutes ses créatures. Son ancien hôte et ami Azeddin était naturellement du nombre. A ce moment le sof des Ben Hamza, branche rivale, se composait des descendants des trois derniers fils de Nacer : Guidoum, Ferhat et Hamza. Le cheïkh Mohammed ben bou Lakheras était à leur tête. Le nouveau bey le destitua, et de cette manière toute l'autorité passa dans les mains d'Azeddin qui, pour mieux tenir le pays, prit pour lieutenants ses deux frères cadets Mohammed et Bou Rennan.

Mais cette réforme amena de nouvelles batailles, et Azeddin fut tué par les Arrès ligués au sof des Ben Hamza en défaveur. Cet événement était sur le point de mettre le feu à toute la Kabylie orientale qui prenait fait et cause pour l'un ou l'autre sof, lorsque mourut subitement le cheïkh Mohammed ben bou Lakheras, chef du sof des Hamza. Quelques-uns assurent que le bey, trop occupé par les révoltes des Arabes du sud et ne se souciant pas d'user ses forces dans une campagne dangereuse en Kabylie, chargea son parent Bou Rennan ben Achour de le débarrasser du rebelle du Zouar'a en le faisant empoisonner.

Le bey avait remplacé son ami Azeddin, tué, comme nous venons de le dire, en combattant les Arrès, par son frère cadet Mohammed. Celui-ci, craignant que les rebelles ne se servissent des enfants du cheïkh Mohammed bou Lakheras pour en faire

---

Bou Rennan ben Derradji et El Hadj Ahmed Bey étaient fils de deux cousins-germains de la famille des Ben Gana.

comme un drapeau et continuer la lutte, crut prudent de les prendre auprès de lui et de se charger de leur tutelle. Ces enfants, alors en bas âge, que nous verrons reparaitre plus tard, se nommaient l'un Bou Lakheras et l'autre El Hadj.

On assure que, lorsqu'il les vit en sa possession, le cheïkh Mahammed voulait les mettre à mort pour être plus sûr que sa famille ne trouverait jamais en eux des compétiteurs ; et l'on ajoute que ce fut Bou Rennan, son frère, qui s'opposa à ce meurtre. Restait à punir les Arrès qui avaient tué Azeddin. Le plus acharné à accomplir cette vengeance était un certain Moustapha ben Redjeb, alors kaïd de Mila et beau-père du défunt.

Après avoir exercé une sorte de presse parmi les Coulouglis et les Arabes qui habitaient Mila, il forma un bataillon de quelques centaines d'hommes armés aux frais du Bey et les conduisit au cheïkh Mahammed. Avec leurs forces réunies ils escaladèrent de nuit les collines des Arrès, brûlèrent plusieurs villages et tuèrent un certain nombre de gens. El Hadj Bou Lakheras, frère du cheïkh Mohamed mort empoisonné, et qui continuait à vivre en rebelle chez les Arrès, échappa à cette bagarre ; mais aussitôt après il tenta une diversion en attaquant les Mouïa. Mal lui en prit ; car blessé mortellement, l'un des premiers, son corps resta entre les mains des Mouïa qui le décapitèrent et portèrent sa tête en trophée au Bey de Constantine. Le sof des Hamza ayant ainsi perdu tous ses chefs, les Arrès demandèrent la paix. On la leur accorda ; mais après qu'ils eurent repris confiance, le cheïkh Mahammed et son frère Bou Rennan tombèrent sur eux à l'improviste avec tous leurs contingents, un jour qu'ils étaient réunis sur le marché de l'Arbâ. Tous les individus remuants et portant ombrage furent arrêtés et conduits à Mila, où la plupart moururent de faim dans d'anciennes citernes romaines transformées en cachots.

El Hadj Ahmed bey, s'écartant des errements de la politique turque, fortifia ses amis les Ben Azeddin au lieu de les affaiblir. Des armes, de la poudre, des chevaux, il leur en fournissait autant qu'ils en désiraient ; et c'est sous son gouvernement que cette famille acquit la prépondérance dont elle a joui jusqu'à ces derniers temps. Le cheïkh Mahammed eut ainsi bientôt un vaste commandement qui s'étendit dans la vallée de l'Oued el Kebir ou

bas Roumel, chez les tribus riveraines des Beni Aïdoun, Beni Khettab, Beni Fetah et autres. Imitant l'exemple de son voisin et ami Bou Akkaz, il répandit la terreur parmi ses nouveaux administrés qu'il dépouillait de leurs biens, incarcérait ou mettait à mort sous le moindre prétexte. Dans la vallée de l'Oued el Kebir il avait pour auxiliaire dévoué un homme aussi énergique que lui. C'était Salah bou Temin. Un lien d'amitié inaltérable existait entre eux deux et aussi avec le Bey. Nous avons vu qu'à l'époque où El Hadj Ahmed était interné à Blida, il recevait fréquemment des secours de la famille des Ben Azzedin. Ces secours, c'était Salah bou Temin qui les portait à l'exilé chaque fois qu'il allait à Alger pour y vendre son huile. Les Azzedin grandissaient ; Bou Temin, leur agent, grandit aussi et eut sa part d'autorité en recevant le titre de cheïkh des Beni Aïdoun.

Le Bey, craignant que, par sentiment de jalousie, la désunion n'éclatât entre le cheïkh Mahammed, qui était seul à la tête de ce vaste commandement, et son frère cadet, Bou Rennan, maintenu dans son rôle modeste de lieutenant, satisfit aussi l'ambition de celui-ci. Comme preuve d'affection, il le nomma kaïd de Mila et de la vallée : situation exceptionnelle, puisque Bou Rennan, simple Kabyle, allait avoir, pour administrés, les invalides Turcs et les Coulouglis, leurs enfants.

L'ancien kaïd turc Moustapha ben Redjeb, déjà âgé, céda d'autant plus volontiers son poste, que c'était une sorte d'arrangement de famille. Sa fille, que la mort de son mari Azzedin, le premier cheïkh, avait laissée veuve, venait d'être épousée par son beau-frère, le cheïkh Mahammed.

Maîtres dès lors d'un vaste pays, où tout se faisait à leur gré, et sans que le Bey, leur ami, y portât aucune entrave ou contrôle, les Azzedin devinrent les puissants chefs territoriaux que nous avons trouvés le jour de la conquête.

Lorsque, après la prise de Constantine, Bou Akkaz ben Achour, par les influences qu'il fit agir, obtint l'investiture du Ferdjioua, il fut assez habile pour faire adopter la même mesure en faveur de son allié le cheïkh Mahammed ben Azzedin, et ce dernier obtint d'être reconnu comme cheïkh du Zouar'a, sans même l'avoir demandé et sans avoir paru à Constantine. Cependant, lorsque

le duc d'Orléans et le maréchal Valée passèrent à Mila avec le corps d'armée marchant sur les Portes-de-Fer, le cheïkh Mahammed ben Azeddin se présenta à leur camp et offrit très respectueusement ses chevaux de gada et la diffa aux troupes.

Dans les premiers temps de l'occupation, on n'eut guère la facilité de tourner les regards vers cette région montagneuse que les Azeddin avaient, du reste, le soin de faire dépendre à l'autorité, par l'intermédiaire de leurs amis (1), comme tellement difficile, qu'on s'estimait heureux de la laisser sous leur sauvegarde. Préoccupés d'affaires plus graves, nous nous contentions de la soumission apparente du cheïkh du Zouar'a, du faible impôt qu'il payait, et nous lui avons abandonné le soin de diriger, comme il l'entendrait, l'administration des tribus sous ses ordres. On lui avait concédé, en même temps, la jouissance des nombreux et riches azels de la vallée, qu'il avait prétendu être les terres d'apanage de sa famille. On obtint, par ce moyen, la promesse de la tranquillité des populations remuantes du Zouar'a. Il était avantageux pour nous, à ce moment, de laisser aux Azeddin le soin de discipliner leurs tribus, mais leur conduite fut loin de répondre à ce qu'on était en droit d'en attendre. Tous les Kabyles qui venaient, sous les murs de Constantine, commettre des assassinats, incendier les meules des environs, trouvaient un refuge assuré dans le Zouar'a.

C'est de là que partaient aussi tous les voleurs qui, pendant si longtemps, inquiétèrent les communications entre Constantine et Philippeville. C'est sur leurs marchés que se vendaient ostensiblement tous les objets volés, et le cheïkh percevait un droit sur les prises. Ils firent pis encore, en 1839 : un convoi de soldats malades fut égorgé par eux, sur la route de Constantine à Mila, où nous avons placé une petite garnison.

Leur conduite était donc celle de vrais chefs de bandits. Le cheïkh Mahammed avait associé à son espèce de gouvernement son frère Bou Rennan, et tous deux, avec leur makhzen,

---

(1) L'ami, c'est-à-dire l'agent des Azeddin, à Constantine, était un marchand, du nom d'El Amouchi, remplissant un rôle analogue à celui de Ben Zagouta pour Bou Akkaz.

tenaient le pays sous un joug de fer. Ils ne nous faisaient point la guerre ouvertement, mais on peut les considérer comme les instigateurs des prises d'armes kabyles, pour favoriser les entreprises du fanatique Si Zerdoud, en 1842 et 1843, contre notre poste d'El Arrouch et les environs de Philippeville. Ce sont eux, également, qui firent surgir le soi-disant chérif Bou Dali ben el Harche, en 1844. En ces diverses circonstances, assurent des personnes bien informées, les Ben Azeddin agissaient toujours d'après les inspirations et les conseils de leur ami Bou Akkaz, afin de nous susciter des embarras au loin et de nous obliger ainsi à fermer les yeux sur ce qui se passait dans leur propre pays.

En 1844, notre domination se trouvant solidement assise dans la plus grande partie de la province, on rechercha les moyens d'améliorer la situation du Zouar'a. Cependant on ne crut pas devoir encore renverser les Ben Azeddin, parce que l'on n'avait sous la main aucun compétiteur à leur substituer, et qu'il était à craindre que les Kabyles, excités par leurs anciens maîtres, ne se livrassent à de plus grands désordres qu'auparavant. On se contenta de punir, par de simples amendes, les actes de brigandage auxquels se livraient ces montagnards, sous l'inspiration de leurs chefs. Soit qu'ils fussent encouragés par les bruits de guerre venus de l'Ouest à la suite de la catastrophe de Djama R'azaouat, dans la province d'Oran, soit qu'ils voulussent tout simplement se défaire d'un voisin qui les gênait, les Ben Azeddin se portèrent, l'année suivante, contre les Mouïa, tribu située dans le Djebel Segaou, au nord-est de Mila. Les Mouïa s'étaient tenus en hostilités avec les Azeddin, et tout récemment venaient de se soumettre à nous, dans le but principal de s'assurer une protection contre ces tyranneaux. Nous avons donné pour chef à cette tribu El Hadj Messaoud ben Zekri, d'une des principales familles de Constantine, qui occupa, de père en fils, sous les beys, les hautes fonctions de *Bach Seïar* ou courrier de cabinet. Mais Ben Zekri, ancien ami de Magoura ben Achour, du Ferdjioua, et des Ben Hamiza, du Zouar'a, était, par conséquent, l'ennemi du sof opposé, c'est-à-dire de Bou Akkaz et des Azeddin, qui conjointement avaient tenté plusieurs fois de le faire

périr. Heureusement connu dans tout le pays, où il avait vécu longtemps pour échapper à la vengeance du Bey, Ben Zekri nous avait déjà rendu d'importants services en marchant comme guide avec nos armées expéditionnaires de Constantine, en 1836 et 1837, puis comme kaïd, dans la plaine des Oulad Abd en Nour. Sa nouvelle position, à la tête des Mouïa, lui avait permis de renouer ses relations d'autrefois avec les tribus kabyles environnant son commandement. Celles-ci commençaient à être lasses des exactions des deux frères Ben Azeddin, qui, sûrs de n'être l'objet d'aucun contrôle et de ne pouvoir, pour ainsi dire, être atteints par aucune répression, les ruinaient par leurs exactions. Les Azeddin comprirent le danger de la position et résolurent de faire disparaître leur vieil ennemi, Ben Zekri, en frappant un coup vigoureux. Ils attaquèrent les Mouïa, croyant les surprendre ; mais Ben Zekri était prévenu, et la razzia n'eut pas le résultat complet sur lequel comptaient ses auteurs. Il nous était difficile, à ce moment, d'aller soutenir notre agent, et notre abstention forcée eut, pour les Azeddin, ce résultat, qu'elle prouva aux tribus kabyles que nous ne pouvions ou nous ne voulions pas intervenir directement dans leurs affaires.

Tout ce que nous pûmes obtenir, fut la restitution, aux Mouïa, des prises qui avaient été faites. Les Azeddin, sentant l'intérêt qu'ils avaient à ne pas se mettre en hostilité déclarée avec nous, se prêtèrent à cet arrangement.

En 1846, un cavalier de leur goum fut tué dans un des villages situés près de Mila, où il était venu tenter un mauvais coup. Pour une partie du goum, c'était l'occasion de venir piller et brûler cette dachera.

Cette fois encore, les Azeddin en furent quittes pour une amende.

Enfin, en 1847, les affaires de la province permirent de s'occuper de la petite Kabylie.

Le général Bedeau, après avoir pris part, avec les troupes de la division de Constantine, à la grande expédition de la vallée de Bougie, conduite par le maréchal Bugeaud en personne, se dirigea du côté de Mila. Les relations successives entretenues par le marché de Constantine avec les populations de la Kabylie

orientale commençaient à préparer un rapprochement dont nous devions profiter. Plusieurs cheïkhs étaient déjà venus nous solliciter de mettre un terme aux désordres anarchiques qui existaient chez eux. La nécessité d'élargir la zone soumise, à l'ouest de la route de Philippeville à Constantine, pour protéger la colonisation européenne, nous engageait à faire une première reconnaissance de ce territoire. Le général Bedeau pénétra, sans grandes difficultés, chez les Beni Kaïd, les Beni Khettab et les Beni Aïdoun. Quelques vigoureux coups de main furent accomplis par nos troupes sur les récalcitrants, et plusieurs soumissions étaient le résultat de cette campagne poussée jusqu'à Collo.

Le cheïkh du Zouar'a et son frère ne se montrèrent pas au camp qui s'installa, dès les premiers jours, à Tair Mekhou; mais, le 15 juin, le cheïkh Mahammed fit proposer au général Bedeau de se retirer du commandement avec son frère, à condition qu'on les remplacerait par deux de leurs neveux, Bou Lakheras et Ferhat, qui se présentèrent au bivouac et sollicitèrent l'aman. Le premier était fils unique de l'ancien cheïkh Azeddin, l'ami du bey Ahmed. Il vivait en état de suspicion chez ses deux oncles, où il était presque gardé à vue, parce qu'ils craignaient sa rivalité. Ce jeune homme, ayant réussi à s'évader de la zemala de Bou Rennan, était déjà venu à Constantine, dès le mois de mai, réclamant notre protection.

Les remplacements proposés avaient l'avantage de ne point nous aliéner l'influence des Azeddin, tout en donnant satisfaction à l'autorité qui ne pouvait, sans se déconsidérer, paraître oublier les griefs qu'elle avait contre les chefs de cette famille. Les deux neveux accompagnèrent la colonne jusqu'à Collo, et parurent vouloir rentrer dans une nouvelle voie et se rallier complètement à nous. Mais ce n'était qu'un changement apparent d'organisation, car les oncles continuaient à gouverner le pays. Tout paraissait remis dans l'ordre : les plaintes des Kabyles ne se renouvelaient plus, lorsque les nouvelles qui suivirent la révolution de 1848, dénaturées ridiculement dans la Kabylie, firent croire aux Azeddin que le moment approchait où ils pourraient se soustraire à notre domination. Ils propagèrent les bruits les plus alarmants, accueillirent chez eux deux prétendus

émisaires de l'ex-bey Ahmed, qu'ils promenaient dans les tribus en annonçant une prochaine révolte en masse. Mahammed et Bou Rennan, qui ne laissaient exercer à leurs neveux qu'une autorité purement nominale, se livrèrent alors à de nouveaux actes de brigandage.

Ben Seliman, leur serviteur intime, attaqua et incendia, pendant la nuit, avec quelques cavaliers, un moulin indigène dont le propriétaire était tué et son frère blessé. Presque en même temps, les mêmes cavaliers envahissaient deux tentes dressées dans la vallée, y tuaient encore un homme et en blessaient quatre.

De son côté, Bou Rennan percevait l'impôt, pour son compte personnel, chez les marabouts d'El-Hobacha, malgré la lettre d'exemption que nous leur avons donnée, et cherchait à s'opposer au rétablissement du marché des Beni Telilen, qui faisait concurrence à celui du Zouar'a. Enfin, le 20 juillet, il faisait une razzia sur ces derniers et brûlait plusieurs villages; quelques jours avant, il avait tenté de surprendre et de piller la zaouia du cheïkh Zouaoui. Par suite de ces attaques réitérées, les azels voisins de Mila étaient frappés d'une frayeur telle que les fellahs émigraient en masse, abandonnant leurs maisons. Toutes les tribus voisines étaient en émoi.

Pour arrêter le mal, une petite colonne de deux bataillons et deux escadrons, sous les ordres du colonel de Fortou, fut envoyée à Sidi Merouan. La montagne de Sidi Merouan est située au nord-est de Mila, au confluent du Rummel et de l'Oued Endja; la rivière prend alors le nom de Oued el Kebir, et pénètre dans la Kabylie orientale par un étroit défilé formé par les dernières pentes du Zouar'a et du Djebel Segau. Le camp dominait les deux vallées, près de l'azel de Sidi Merouan. La position était excellente au point de vue militaire, et offrait toutes les facilités désirables à ceux des partisans de Bou Lakheras, qui étaient tentés de se rallier autour de lui dans notre camp (1).

A l'arrivée de la colonne, le goum des Ben Azeddin avait mis le feu aux gourbis et aux meules de l'azel, et, en se retirant,

---

(1) C'est sur cet emplacement que nous avons créé, depuis, un village européen.

avait emmené les habitants, malgré eux. On poursuivit l'ennemi jusqu'aux bords de l'Oued Endja. Les troupes, en nombre trop restreint, avaient ordre de ne point s'engager dans la montagne; leur rôle devait se borner à protéger la petite ville de Mila et les azels, et à empêcher l'enlèvement des grains dépiqués.

L'occupation de Sidi Merouan causa une vive inquiétude aux Ben Azeddin, d'autant plus que tous leurs voisins mettaient un vif empressement à se joindre à nous pour les attaquer, afin de tirer vengeance de leurs tracasseries incessantes.

Malheureusement les circonstances politiques, dans le reste de la province, n'étaient guère favorables pour un mouvement décisif en petite Kabylie, et l'on dut se contenter d'une amende de 15,000 francs, imposée aux Azeddin. Trop heureux d'en être quittes à ce prix, ils acquittèrent sur-le-champ cette contribution, et la colonne rentra à Constantine, où ne tardèrent pas à se présenter les deux jeunes kaïds, Ferhat et Bou Lakheras, pour y faire de nouvelles protestations de soumission; ils y furent parfaitement accueillis, reçurent les meilleurs conseils, et rentrèrent dans leur pays, en paraissant entièrement convertis. Cela ne dura pas longtemps, et, peu après, de nouvelles déprédations provoquèrent encore la sortie de nos troupes. Cette fois, les Azeddin levaient franchement la tête et se mesuraient ouvertement avec nous.

Le 4 août, une petite colonne, sous les ordres du colonel Jamin, se dirigeait vers Sidi Merouan. En arrivant près de cette oasis de jardins, elle aperçoit le village en feu et les cavaliers de Ben Azeddin sur les collines en arrière. Ils sont bientôt repoussés, et le camp s'établit sur la position indiquée. Le 8 août, à la suite d'un fourrage, eut lieu un engagement très-vif. Le 14, c'était un nouveau combat. Nous ne pouvions éviter ces luttes partielles, qui nous faisaient perdre du monde. Le jeune kaïd Ferhat était grièvement blessé dans un engagement; mais Bou Rennan dut abandonner les azels où il s'était installé, pour se réfugier sur le versant sud-est du Zouar'a. Malgré les combats partiels qui avaient lieu chaque jour, il ne cessait de nous écrire, pour manifester son désir de se soumettre. Il paraissait très-inquiet de notre persistance à rester à Sidi-Merouan, mais

il espérait encore que l'on se bornerait à lui imposer une amende, comme précédemment. Cependant la solution de cette affaire devenait urgente. Bou Rennan, au moyen des azels qu'il avait sous la main, était parvenu à se créer un pouvoir à peu près indépendant, et s'assimilait toute l'influence de son frère, cheïkh Mahammed, qui paraissait se retirer de toutes les affaires actives. Il avait réuni autour de lui environ 300 cavaliers solides et dévoués, qui étaient devenus la terreur des tribus voisines. Peu éloigné de Constantine, il pouvait inquiéter les colons, incendier les fermes, intercepter les communications avec Philippeville ; en outre, tous les coupeurs de route continuaient à trouver, chez lui, un asile assuré.

Cependant les renseignements recueillis assuraient que Bou Lakheras jouissait d'une grande influence dans le pays, en souvenir de son père, l'aîné des Azeddin, et qu'appuyé par nous, il serait à même de tenir en échec ses oncles et de se substituer à eux. Cette assurance nous avait décidé à brusquer les choses et à l'investir ; mais nos espérances sur lui ne se réalisaient pas. Bou Lakheras restait isolé dans le camp, et les défections sur lesquelles on comptait, n'avaient pas lieu. Les populations, terrifiées par les Azeddin, maîtres de tous les passages de l'Oued Endja, n'osaient se déclarer, d'autant plus qu'elles craignaient de nous voir, comme les années précédentes, traiter avec les maîtres du pays et les laisser ensuite exposés à toutes leurs représailles. En effet, ceux-ci continuaient à écrire des lettres fort soumises, promettant de partager avec Bou Lakheras le commandement du Zouar'a. Moula Chokfa, marabout puissant et influent des environs de Gigelli, écrivit aussi au Général, le 28 août, le priant d'écouter les propositions des Ben Azeddin, et s'offrait comme médiateur. Le Général, espérant ramener le calme, saisit cette occasion, et le commandant Desmarets, chef d'état-major de la division, partait de Constantine pour Sidi Merouan, porteur d'une lettre pour Moula Chokfa, qui devait, de son côté, se trouver au camp. Cet officier avait pour mission de faire connaître les conditions auxquelles on consentirait à traiter. Il ne trouva devant lui que des ennemis en armes, au lieu de gens désireux de se soumettre, comme l'avait annoncé Moula Chokfa.

Le 30 août, c'est-à-dire au moment où le commandant Desmarts arrivait, Bou Rennan exécutait une première attaque de nuit sur le camp de Sidi Merouan. Le 2 septembre, ayant réuni de nombreux contingents, il faisait résolument, encore de nuit, sur les quatre faces, une nouvelle attaque plus violente que la première.

Nous apprenions à connaître la duplicité de ces gens-là. En effet, pendant qu'ils nous parlaient de paix et faisaient toutes leurs démarches de soumission, les Azeddin tentaient de former une confédération kabyle, dont le but était, non-seulement d'organiser la résistance contre notre autorité, mais encore d'attaquer nos lignes de Constantine à Philippeville. C'est chez les Beni Aïdoun que s'étaient réunies les djemâas des tribus pour régler cette question. Un vieux marabout, du nom de Bel Kassem ben Fiala, leur prêchait la guerre sainte, et avait réussi, après la première assemblée, à réunir un contingent de deux mille fantassins qu'il amena aux Azeddin pour attaquer le petit camp des Beni Merouan. Le général Herbillon, commandant la province, n'avait pas un instant à perdre pour déjouer leur entreprise. A la réception de ces nouvelles, il partait de Constantine, avec quelques renforts, et se mettait lui-même à la tête des troupes.

Le 8 septembre, au matin, les bataillons se portaient sur les hauteurs qui dominant le village de Djelama, où les Ben Azeddin avaient accumulé la majeure partie de leurs ressources. Les Kabyles étaient en position et prêts à se défendre, embusqués dans les jardins du village et sur les flancs d'une hauteur très-escarpée, située à droite. Le commandant Bourbaki fit couronner ces hauteurs par ses tirailleurs, en même temps que des obus chassaient les défenseurs des jardins. En un instant, l'ennemi est délogé de toutes ses positions, en éprouvant de fortes pertes. Il gagne le col de Fedj Djelama, d'où il est encore chassé avec la même vivacité. A 8 heures, les troupes arrivaient au gué de l'Oued Endja, et les tirailleurs commençaient à passer la rivière, chassant tout ce qui se trouvait devant eux. Les cavaliers de Ben Azeddin, qui sont fort nombreux — on assurait qu'il y en avait beaucoup venus du Ferdjioa — font mine de vouloir les charger à fond mais ils perdent plusieurs des leurs. En même

*Revue africaine*, 22<sup>e</sup> année. N° 130 (JUILLET 1878). 17

temps deux charges de nos chasseurs d'Afrique, conduites par le capitaine Baradère, passent le gué au galop, et fondent sur les cavaliers, qui tournent bride, abandonnant leurs fantassins. Les deux obusiers, placés sur les berges de la rivière, lançaient des obus partout où les goums essayaient de se réunir.

Telle avait été la vivacité de l'attaque, qu'en moins d'une heure l'opération était terminée : l'ennemi fuyait ayant perdu 60 hommes, dont il n'avait pu emporter les cadavres, et 80 blessés, parmi lesquels Bou Rennan lui-même, atteint grièvement à l'épaule par un coup de feu. Nos troupes avaient à leur disposition une belle maison que Mahamed ben Azeddin avait fait construire à grands frais, ainsi que son village d'hiver, sur la rive gauche de la rivière. Le Général défendit de rien détruire ; cette marque de générosité devait être un gage pour l'avenir. La colonne battit ensuite en retraite, et les Kabyles stupéfiés ne tirèrent plus un seul coup de fusil.

A 11 heures, le Général, rentré à son camp, reçut une lettre très-soumise de Mahamed ben Azeddin, dans laquelle il s'avouait vaincu et offrait de se soumettre immédiatement aux conditions qui lui seraient imposées. Il proposait de traiter pour son frère Bou Rennan. Le Général lui fit répondre que Bou Rennan eût à s'adresser directement à lui, et que, dans le cas contraire, il irait, le lendemain, incendier son village, situé au sommet du Zouar'a.

Le 9, Bou Rennan n'ayant rien fait dire, le colonel Jamin partait du camp avec une petite colonne légère, traversait l'Oued Endja, et, remontant une côte boisée, allait incendier les villages. Les contingents des tribus, terrifiés par leur pertes de la veille, avaient regagné leur pays. Les cavaliers, retirés sur les crêtes les plus élevées, avaient d'abord fait mine de vouloir inquiéter nos troupes ; mais, très-vigoureusement reçus, ils lâchèrent pied promptement.

Quelques heures après, Bou Rennan se mettait à la disposition du Général, comme l'avait fait son frère Mahamed.

L.-Charles FÉRAUD.

(A suivre.)

